

motif ou pour un autre, il s'excuserait auprès d'Éléonore. Le lendemain, il ne pensait même plus à cette invitation. Installée sur la table de la chambre, il écrivait à sa mère, et sa lettre était comme un cri de triomphe :

« Père, maman... Si vous pouviez voir votre François ! mes deux bras sont sur la table, et, autour, tout flamblant neuf, s'enroulent, jusqu'aux coudes, les galons de laine, les galons de caporal, les premiers... Dans six mois, je les troquerai contre les sardines d'argent ; et, alors, je demanderai une permis... »

— Qu'est-ce que vous fichez là, vous ?

François sursauta en reconnaissant Lauth.

— Vous le voyez, sergent, j'écris chez moi.

— Ah !... Et on a rappelé à l'ordinaire. Vos hommes ne sont pas commandés et vous m'avez fait attraper par l'adjudant de la semaine.

L'ordinaire... Dans sa joie François l'avait oublié.

— Je vous demande pardon, commença-t-il...

— De quoi... vous croyez que ça s'arrange comme ça... Vous aurez deux jours de salle de police. Quand on a des galons faut savoir s'en servir... Voyons... êtes-vous vissé... allez-vous descendre, sacré rossard ?

François descendit quatre à quatre et suivit la corvée. Il songeait :

— Lauth m'a menacé, mais il ne me punira pas.

Dès qu'il fut libre, il courut au bureau du chef.

— Eh bien, quoi, lui cria Nicolle, on a trinqué de deux jours, le lendemain de sa nomination ! C'est le lieutenant qui va ronchonner !

François pâlit.

De toutes, si légère soit-elle, la première punition est la plus grave, la plus dure, la plus difficile, style militaire, à digérer, celle qui salit le livret vierge,

— Pas... pas possible, bégaya-t-il.

— Voyez donc la situation.

François lut :

« Brégeat, caporal, deux jours de salle de police, ordre du sergent Lauth : n'a pas répondu à la sonnerie de son grade et a obligé ce sous-officier à l'aller chercher. »

— C'est raide, murmura-t-il.

— Je l'ai fait remarquer à Lauth, mais l'animal n'a rien voulu entendre. J'ai même compris qu'il avait, contre vous, quelque chose sur le cœur. Veuillez au grain.

Deux jours durant, François dut commander le peloton des punis qui évoluait au soleil, surveiller, rebutante besogne, la corvée du quartier.

Le samedi matin, Gamme l'apostropha :

— Qui t'a puni ?

— Lauth, parbleu.

— Eh bien, mon vieux, à ta place, je sais bien ce que je ferais ?

— Quoi donc ?

— J'accepterais le déjeuner d'Éléonore. Si tu as peur, j'irai avec toi, acheva le secrétaire en souriant.

C'était une idée. François, tout ce jour, la ramina. Au soir, avant de se rendre à la salle de police, il appela Marastoul et l'envoya rue de l'Alma prévenir Mme Maud.

Le lendemain, sa punition prenait fin à neuf heures. Il s'astiqua comme pour une revue du colonel, et, un peu avant midi, pendant que Lauth déjeunait, sortit vivement, malgré Papiot qui haussait les épaules.

Mme Maud le guettait du seuil de la porte.

Elle l'amena dans une petite salle à manger qui donnait sur la cour.

— Là, fit-elle en lui indiquant un siège, nous serons très bien.

Au dessert, Éléonore devint plus communicative et François plus causeur.

Soudain... il se leva.

De la cour, un homme les examinait : Richer, l'ordonnance de Lauth.

Et cet avis de Papiot lui revint à la mémoire : « Méfie-toi, on veut te jouer quelque vilain tour. »

Éléonore avait suivi le regard du jeune homme.

— Ne crains rien, lui dit-elle.

Mais François ne voulut rien entendre ; il prit son ceinturon, sortit, malgré les supplications de son amoureux, et revint dare-dare au quartier.

— Ça s'est bien passé ? demanda Papiot.

— Penh ! répondit-il, une petit déjeuner de famille...

Il affectait une grosse insouciance, mais il n'était pas tranquille. Le lendemain même, il s'aperçut que Richer avait parlé, à l'air de Lauth qui le traitait de haut et faisait des allusions blessantes.

Bientôt, la vie ne fut plus tenable ; François sentait la patience lui échapper.

Il se rendit chez Ganne.

— Cherche un moyen de me changer de compagnie, lui dit-il.

— Tu tombes à p'te, j'allais te faire demander. Je suis en train, pour le compte du major qui s'en fiche pas un coup, d'établir l'état annuel des permutations. Tiens, lis toi-même, je te mets à la quatrième.

Cinq jours après, les mutations paraissaient et François était maintenu à sa compagnie, encore !

C'était à n'y rien comprendre.

Les punitions, consigne et salle de police, s'allongeaient sur son livret. Le caporal passait, maintenant, pour une « mauvaise tête ».

François eut l'idée d'aller trouver le colonel et de s'expliquer, mais, s'il échouait on cette démarche, ce qui pouvait arriver, la situation se corserait encore.

Un matin, heureusement, car les choses étaient à l'état aigu, le capitaine Paul vint reprendre le commandement de la compagnie. Parti malingre, il rentrait robuste, plein de santé. Il était allé faire une cure à Vichy.

On racontait, sur lui, bien des histoires. On disait que, longtemps, sous l'habit de Meslem (musulman), il avait vécu chez les Touareg, envoyant et recevant des messages, accepté comme chef par les hommes à la face voilée, les farouches guerriers du désert qui, montés sur les méhara rapides, rançonnaient sans pitié nos tribus du Sud.

La première, du jour au lendemain, se transforma, redevint une compagnie modèle.

Le capitaine avait une façon à lui de se faire aimer de ses hommes.

Sévère, mais juste, il ne les ennuyait pas. Au lieu de les effrayer incessamment, comme Parâtre, avec les rigueurs du code militaire, il leur parlait de la patrie, du drapeau, qu'il appelait le Grand Aimé de tous, et leur citait des traits d'héroïsme qui élevaient les cœurs.

Chaque semaine, il rassemblait la compagnie dans la salle commune, de deux à quatre, ces deux heures, c'est le cas de le dire, filaient comme une lettre à la poste.

Sorti du rang, ayant trimballé « Azor » — le soc, — passé par tous les emplois, — il s'en vantait, — depuis celui de cuisinier, par tous les grades, fils de ses œuvres, enfin, le père Paul, ainsi le désignaient les troupiers entre eux, excellait à trouver le mot qui porte et qui reste.

On entendait, dans la chambre, les souffles des soldats, quand, à sa manière, il racontait la guerre de 1870 durant laquelle, tout jeune, il avait fait ses premières armes, comme engagé volontaire.

Il trouvait des phrases dignes de l'antique, lorsqu'il parlait du devoir, de l'honneur de la France — et ses yeux couleur d'un beau ciel, si doux au repos, avaient alors un reflet d'acier.

Cet enfant du peuple, qu'embarrassait la rédaction d'un rapport, trouvait des sentences comme celles-ci : « On acquiert une gloire immortelle en mourant pour la patrie. » — « Les guerriers ont pour tombeau la terre entière. » — « Les braves ne meurent pas, le pays conserve leurs noms gravés sur des colonnes... »

De ces entretiens, les zouaves sortaient ravis — et meilleurs, prêts à marcher, à combattre, à mourir... pour la France.

Ils comprenaient : cela se voyait à leurs visages qui pâlissaient ou rougissaient, à leurs yeux où passaient des lueurs.

François, plus intelligent que les autres, de beaucoup, tout préparé, par son instruction et ses lectures, à cette bonne semence, goûtait particulièrement ces entretiens presque familiaux.

Tout allait bien Lauth, rongé par son frein, sachant que le père Paul ne voulait pas de punitions pour des fautes légères, ne s'attaquait plus à François qui, sûr de l'appui de l'officier, le narguait un brin.

Sous quelques mois, le caporal espérait troquer les galons de laine contre ceux d'argent.

Un matin, au rapport, à la compagnie rangée en cercle dans la cour, Nicolle, le fourrier, lut :

« Le capitaine Paul part en mission sur sa demande. Le lieutenant Parâtre reprendra, en attendant, le commandement de la compagnie. »

Les soldats se lamentèrent :

— Un officier pareil, et dire qu'on allait le perdre !

François, assis tristement sur le pied de son lit, se perdait en réflexions amères : Lauth prendrait sa revanche, et quelle revanche !

Il se mit en tenue et sortit.

— Où vas-tu ? lui demanda Papiot.

— Je te le dirai ce soir.

Il se rendait chez le capitaine Paul.

— Ah ! vous voici, caporal Brégeat, lui dit l'officier, j'allais vous faire appeler par mon ordonnance. Asseyez-vous.

Il s'assit lui-même et reprit :

— Oh ! je sais que de quoi il retourne, pourquoi vous vous obstinez à changer de compagnie, mais j'avais écrit au colonel, je tenais à vous garder, moi, car vous me plaisez.

— Alors, mon capitaine.

— Alors, puisque je pars, et pour un certain temps, il nous faut